

### Le temps suit-il son cours ?

La question de savoir si le temps suit son cours semble métaphorique à bien des égards. D'abord parce qu'elle suggère que le temps puisse être le sujet d'un prédicat alors que si l'on peut caractériser un phénomène dans le cadre du temps il paraît plus difficile en revanche de caractériser le temps lui-même. Ensuite le « cours » d'une chose est une propriété temporelle de celle-ci ; il en va ainsi, par exemple, du cours d'un fleuve ou encore d'une histoire, que l'on situe dans un cours, une continuité, une trame narrative, c'est-à-dire dans le temps. Aussi dire que le temps suivrait un cours reviendrait à le qualifier par lui-même, ce qui en soi ne semble pas avoir beaucoup de sens si bien que la question qui est posée semble relever d'une confusion catégorielle : que le cours d'un phénomène soit qualifié selon des propriétés temporelles n'autorise en rien que le temps puisse ici être déterminé par ce qu'il détermine, comme s'il était lui-même le sujet possible d'un prédicat, un phénomène qui aurait cours dans le temps.

Toutefois cette conséquence antinomique ne retire rien à l'exigence, toute naturelle, de savoir ce qu'*est* le temps. Mais, si tant est qu'il puisse *être* quelque chose, avec des propriétés spécifiques, il devient en effet difficile d'éviter le langage métaphorique pour répondre à cette question. C'est sans doute pour ce faire que la question ne peut être elle-même que métaphorique. Mais elle appelle ainsi immédiatement la question de savoir si l'on pourra jamais dire quelque chose du temps autrement que sur ce seul mode, peu satisfaisant en tant qu'il s'agit d'une confusion catégorielle évidente. Nous pouvons certes nous demander si le langage métaphorique et, plus largement, poétique, ne serait pas le seul susceptible de découvrir la véritable signification du temps, ou bien le temps comme horizon de toute signification en tant qu'il est vécu par la conscience comme l'inéluctable consécution du passé, qui n'est plus, du présent, qui s'enfuit dans le passé à l'instant même de sa saisie, et du futur, qui n'est encore rien. En effet, si la métaphore n'étend pas l'intelligibilité de ce qui n'est pas (passé, présent, futur) elle a cet avantage de donner un référent là où il ne se trouverait que du signifié : nous concevons parfaitement notre existence comme comprise dans le temps, dans la consécution du passé, du présent et de l'avenir, mais ces trois concepts en eux-mêmes ne nous renvoient à aucun référent qui soit et, même, ils posent l'être comme un mouvement perpétuel dans lequel aucun référent universel et immobile ne permettrait d'asseoir quelque conception durablement valable du monde. Faut-il, par conséquent, admettre, à l'instar d'Héraclite que nous ne nous *baignons jamais deux fois dans le même fleuve* ou se peut-il que nous concevions le temps d'une manière plus rigoureusement définitoire ?

Si le langage métaphorique ou poétique est insatisfaisant c'est en tant qu'il ne se peut rien concevoir sans poser le temps *a priori*, c'est-à-dire avant et pour toute représentation du réel. Aussi si le temps devait être une chose qui suivrait elle-même son cours (temporel) rien ne serait concevable et tout ne serait qu'évanescence et mouvement indéfini. Néanmoins le temps ne peut être objectivement défini qu'au seul titre de forme de toute définition car il se trouverait au cas contraire paradoxalement réduit à n'être objectif que formellement ou formellement objectif, ce qui, dit ainsi, n'a aucun sens au regard du fait qu'il a aussi une objectivité en tant que vécu de la conscience. En effet rien n'est plus concret que l'apparition des premières rides sur notre visage et en ce sens le temps devient effectivement l'objet d'un état de l'esprit qui ne peut faire l'économie d'une signification de l'inéluctable cours du temps vers la mort. Par conséquent le temps semble avoir un double statut dont les variantes

semblent tout à fait antagonistes : d'un côté il est le cadre de toute conception du réel et il ne peut être lui-même le sujet d'aucun prédicat, mais d'un autre côté il relève d'une phénoménalité prédicable comme expérience vécue, et il semble alors ne pouvoir échapper au langage métaphorique. Est-il permis d'envisager une conception du temps qui dépasse les contradictions imparties au langage métaphorique ? Une conception claire du temps à la fois comme phénomène prédicable et comme intuition-cadre de toute prédication phénoménale est-elle possible ? De fait la relativité restreinte ne se prive pas d'une élaboration synthétique *a priori* du temps comme concept relatif à la matière : il y a dans cette théorie un cours objectif du temps où celui-ci varie selon la masse totale du système étudié. Comment un tel débordement du cadre esthétique transcendantal à partir de lui-même (la physique théorique étant phénoméniste) est-il possible ?

\* \*  
\*

Qui n'a jamais rêvé de remonter le cours du temps pour changer la succession des événements ? Pas un domaine de l'art narratif ne s'est privé de conter comment l'homme augmenterait considérablement son pouvoir d'action sur le réel si seulement il pouvait changer le cours du temps. Au-delà de la question éthique que soulèverait un tel pouvoir nous pouvons nous demander ce qui fonde l'homme à un tel désir, à une telle ambition. Et il semble clair que cela relève de la nature même de notre existence comme être conscients. En effet ce seul fait d'avoir « le Je dans notre représentation » nous élève, selon Kant dans *Anthropologie au point de vue pragmatique*, « infiniment au dessus de tous les autres êtres vivants » : cette conscience qui accompagne tous nos actes ne peut faire l'économie du jugement sur la valeur de ses actes en vertu des lois de la conscience : ayant conscience de ces lois nous ne pouvons pas ne pas les voir. Ceci produit en nous des sentiments tels que le regret des actions passées ou tels que l'anticipation préoccupante du cas de conscience fasse à une action future. Ainsi la loi morale est, selon le même auteur dans la *Critique de la Raison Pratique* (I, §7) « comme un fait de la raison ». Autrement dit, il y a un présent de la représentation qui accompagne notre rapport au vécu, lequel s'élabore dans le temps. Face à l'échec d'une morale pure et librement déterminée face à une réalité phénoménale déterminée et hétéronomique de cette moralité, le temps est vécu sous les aspects du regret et de l'inquiétude.

Cette inquiétude de l'avenir indéterminé et restant toujours à déterminer par l'homme, serait, selon Heidegger dans *Etre et Temps*, l'horizon même de toute signification de l'être. Aussi cette signification ne peut échapper à notre pouvoir de connaître qu'à l'aune de notre propre inscription dans un être dont nous ouvrons nous-mêmes la signification dans et par le temps. L'avenir, bien plus qu'une incertitude objective, demeure le champ de tous les possibles et l'être-qui-donne-sens-à-ce-qui-est, autrement dit, le lieu de configuration de l'être qu'est l'homme compris comme *dasein*, ne trouve son authenticité qu'à l'heure où il devance son existence comme jetée au monde dans le temps, en direction de la mort comme échéance ultime. Autrement dit le cours du temps prend toute sa signification comme devancement de l'horizon de toute possibilité à venir qu'est la mort. Dans l'avenir tout est possible, y compris la mort, qui est la possibilité qui limite toutes les autres possibilités. Le temps, ainsi, suit son cours autant que l'existence de l'homme conscient de cette vie temporellement acheminée suit son propre cours.

Entre ces deux conceptions, transcendantale et phénoménologique-herméneutique, du temps, court une opposition qui à bien des égards n'offre aucune solution à notre problème, à savoir élaborer les conditions d'une signification prédicable du cours du temps : chez Kant le

temps n'est qu'une forme *a priori* de toute détermination épistémique et, en tant que tel, un horizon formel et indépassable de signification. Chez Heidegger, le temps demeure un horizon de signification, mais un horizon objectif où le temps est quelque chose de l'être. Apparemment cette dernière conception offrirait la possibilité de définir un cours réel du temps. Mais celui-ci n'est ouvert que comme horizon de signification jetée dans la seule compréhension du temps comme toujours à *venir* si bien qu'au final la tentative de Martin Heidegger de comprendre l'être-tout du *dasein*, et, partant, de l'être, échoue, emportant avec elle toute signification objective du temps. Il rouvre ainsi la voie d'une conception métaphorique de l'être et du temps qui nous ramène à la question de départ : peut-on dire que le temps suit son cours et, si oui, peut-on le dire autrement que selon cette inversion catégorielle métaphorique ?

\*\*\*

D'où vient le fait que nous puissions dire ici qu'il y a une inversion catégorielle lorsque nous nous demandons si le temps suit son cours, et même, s'il a tout bonnement *un cours*, c'est-à-dire lui-même une propriété temporelle ? D'abord du bon sens, en ce sens que ce qui détermine quelque chose ne saurait être déterminé par ce même biais. Mais plus précisément c'est *L'Esthétique Transcendantale* de Kant qui permet une telle critique de cette question. Comme il a été dit plus haut il n'y a pas de phénomène concevable en dehors du cadre temporel. Il en va de même de l'espace. Mais le temps a cette particularité d'être, nous dit Kant, l'intuition du sens interne. Il précise cela car tout l'intérêt de cette intuition est de n'être jamais aussi pure que lorsqu'elle se rapporte aux états de la conscience tandis que lorsqu'elle se rapporte aux phénomènes elle est toujours accompagnée de l'intuition de l'espace, ce qui fonde la perception de la contiguïté.

Aussi l'intuition du temps a ce privilège d'avoir comme objet le plus approprié les états de l'esprit et à bien des égards Heidegger aura fondé sa recherche phénoménologique sur cet aspect inexploré du schématisme que Kant lui-même, dans le chapitre y afférant, notait comme mystérieux. Mais comme nous l'avons vu, ayant fait du temps une donnée objective de l'être et, de surcroît, ayant aboli toute distinction entre l'être et le sujet, le temps n'apparaissait que sous son jour spatialisé, c'est-à-dire comme suite consécutive d'événements possibles à venir, comme horizon de possibilités dont la seule signification ne saurait être dégagée autrement que dans l'être-pour-la-mort. Aussi le temps n'a alors de sens qu'au regard du néant, et il reste ce « rien » inqualifiable dont la seule approche authentique demeurerait dans l'insatisfaisant langage métaphorique.

Mais il apparaît avec évidence que ce qui fonde un sujet à parler du cours du temps relève non pas de celui-ci comme cadre de toute phénoménalité externe, mais comme cadre de toute phénoménalité interne et de ce point de vue la théorie kantienne de la perception ouvre vers davantage d'éléments de définition du temps que la phénoménologie d'Heidegger. **De cette sorte c'est principalement chez Bergson que l'on** retrouve cette thématique, au départ kantienne, du sens interne. Dans *L'Energie Spirituelle* Bergson nous montre en effet que le temps n'est pas vécu comme succession mais comme juxtaposition. En termes kantien, si l'on veut ici explorer justement ce que Bergson reproche à Kant de ne pas avoir exploré, nous pourrions dire ceci : le sens interne ne constitue la forme de la succession qu'à partir du moment où il s'attarde sur la détermination spatiale des phénomènes. Or dans sa pureté le temps est sens interne or l'objet d'un tel sens est le temps vécu comme juxtaposition du passé, du présent et de l'avenir. La mémoire, en ce sens, est la fonction spirituelle du temps en tant qu'elle est, au sens strict, la re-présentation du temps, c'est-à-dire la conjugaison du passé et de l'avenir au strict présent de la conscience qui se souvient.

La mémoire, de ce point de vue, est le concept prédicable du temps en tant qu'il est *objectivement* vécu par la conscience. Prédicable au point que ce temps peut être perdu, puis retrouvé, à l'instar de ce que nous montrait Marcel Proust dans *La Recherche du temps perdu*, temps qui désigne un cours continu et vague qu'il s'agit de reconstituer dans et par le temps de l'écriture, aux abords de l'anamnèse psychanalytique. Ce même temps est prédicable en tant que propriété du vécu lui-même qu'il s'agit alors de reconstituer selon un temps de parole en tout point analogue à celui qu'il s'agit de retrouver : **la parole libre et** libératrice du divan ouvre les portes de l'inconscient dans lequel rien ne se trouve d'autre que ce qui a été enfoui et perdu dans le passé et retrouvé dans la déclinaison présente et parlante de ce passé au présent, au profit d'un avenir mieux maîtrisé.

Faut-il alors admettre que la réponse à la question *le temps suit-il son cours* implique que l'on réduise la pensée conceptuelle au niveau du langage métaphorique, pour ne pas dire « inspiré » ? Faut-il renoncer à la quête d'une signification systémique du temps au profit d'un subjectivisme qui appelle davantage le consentement du lecteur que sa conviction rationnelle selon la règle de l'évidence ?

Incontestablement si l'on se place d'un point de vue cartésien, c'est-à-dire si l'on cherche à déterminer un concept tel que le temps, en prenant pour point de départ et pour point d'arrivée les tenants et aboutissants d'une chaîne rigoureusement déductive, alors, au regard de la critique kantienne, nous perdons toute possibilité de dire ce qu'est le temps. Pourtant c'est cette même esthétique transcendantale kantienne qui se trouve débordée par ce dont elle détermine pourtant les conditions de possibilité, à savoir la déduction des lois phénoménales de la nature selon des jugements synthétiques *a priori*.

En effet  $E = mc^2$  est un énoncé synthétique *a priori* et en tant que tel il n'a de sens qu'au regard des intuitions pures *a priori* de l'espace et du temps. Si le temps et l'espace constituent en ce sens le cadre de toute mathématisation des phénomènes, et si ceux-ci sont mathématisables en tant qu'ils ne sauraient apparaître autrement qu'à travers ce cadre *a priori* dont les mathématiques sont justement les lois générales, alors, inévitablement, la relativité d'Einstein déborde ce même cadre à partir de lui-même.

Cette théorie, pourtant conforme à la structure esthétique transcendantale et pourtant le fruit d'une synthèse transcendantale entre l'expérience et les catégories de l'entendement, démontre une relativité du temps à la masse d'un système. Autrement dit plus un système est massif plus le cours du temps est ralenti et, à partir de là, l'expression le temps a SON cours propre, c'est-à-dire déterminé en fonction de la masse du système observé et relativement au point de vue de celui qui l'observe selon sa vitesse, est désormais sensée. Ainsi pas un seul des satellites GPS que nous sollicitons chaque jour pour nos déplacements ne peut faire l'économie d'une remise à l'heure de ses horloges dans la mesure où leur vitesse et leur éloignement de la masse terrestre impliquent un décalage temporel. Il y a là un débordement du cadre esthétique transcendantal à partir de lui-même, ce qui ouvre en philosophie une brèche qui reste à combler.

\*\*\*

Le seul moyen de combler cette brèche, qui veut que le temps soit à la fois une forme de perception de l'esprit et une propriété relative de la matière et du mouvement, ne peut être qu'une conception qui plutôt que d'annuler la distinction entre l'Être et l'Esprit nous révèle plutôt en quoi l'être est toujours déjà esprit en ce sens qu'il le devient. Il faut pouvoir montrer qu'une propriété de l'esprit n'est rien d'autre qu'une propriété de l'être qui tend à se constituer comme esprit pour que le temps ne soit plus une simple donnée formelle, abstraite,

séparée et pour, au final, rendre raison au langage poétique qui parle du cours du temps sans que ce même langage ne se pose comme un antagonisme de la démarche philosophique.

Si l'être devient esprit alors l'être est temps, ce qui ne manque évidemment pas de conférer à ce qu'il devient la propriété de comprendre ce qu'il est selon les lois du temps. Or si entre la structure formelle de l'esprit qui connaît les lois de la physique et les propriétés phénoménales de la matière qui laissent découvrir le temps comme une variable immanente à cette même matière, si entre ces deux pôles il faut trouver un intermédiaire c'est, selon Hegel dans *L'Encyclopédie des Sciences Philosophiques* dans le vivant.

En effet l'être vivant n'est rien moins que de la matière organisée et qui, surtout, *s'organise*, c'est-à-dire qu'elle *se* constitue comme matière dans l'échelle de temps qui lui est impartie par les propriétés spatio-temporelles du système physique à partir duquel elle se déploie. Pour le dire autrement en tant qu'organisme l'être vivant tend (et donc devient) vers la différenciation en genres, espèces, familles et, finalement, individus. Si le chien ne peut s'identifier autrement qu'en tant qu'espèce différente du chat il ne peut alors être compris autrement que selon sa spécificité. On le soignera en connaissant tout ce qu'il y a de spécifique au chien.

Mais cela ne suffit pas à répondre à notre question car le chien évolue selon un temps long, qui se situe à l'échelle de son espèce ce qui revient à substantialiser le temps de façon encore injustifiée. Toutefois nous avons déjà là un temps relatif et sur ce point, encore une fois, le temps se trouve être rigoureusement prédicable : on peut dire quel est le temps d'évolution spécifique du chien. Mais au niveau de l'homme une nouvelle différenciation se fait voir, celle de l'individu qui se comprend en tant qu'individu : l'homme ne se définit pas seulement par son appartenance à une espèce, il se conçoit comme individu, unique en son genre, en somme. Cet oxymore n'est pas innocent puisqu'il révèle combien l'esprit humain relève de l'identité dans la différence et de la différence dans l'identité. Et de la même manière que le chien, puisque chaque espèce a son propre temps d'évolution, l'homme a sa spécificité dans le temps de l'histoire, laquelle ouvre la voie d'une temporalité toute différente à savoir celle du progrès qui prend son sens dans un temps caractérisé par la rupture. Nous le voyons le concept hégélien de dialectique ouvre la voie d'une prédictibilité du temps puisque celui-ci n'est plus seulement le cadre de toute prédication, mais le contexte de toute existence, existence qui ne peut se concevoir sans l'autodifférenciation de la matière en esprit si bien que le temps comme intuition formelle n'est que second par rapport au temps comme donnée objective.

Aussi ce que nous avons appelé un débordement du cadre esthétique transcendantal à travers l'exemple de la théorie de la relativité n'est que la consécution dialectique du rapport que l'esprit entretient avec la matière. Aux paragraphes 234 – 237 de *L'Encyclopédie en Abrégé*, Hegel nous apprend en effet que la physique théorique, tant qu'elle se bornera aux propriétés formelles de l'esprit ne pourra éviter ce genre de débordement dans la mesure où toute son approche des phénomènes réduit ceux-ci à la détermination d'un savoir fini alors que le savoir est par essence infini en tant qu'il est la réalisation progressive et dialectique de la totalité de l'être. Aussi le cours du temps ne peut être une proposition insensée que de ce point de vue fini qui oublie qu'il doit nécessairement se trouver une corrélation entre l'ambition absolue de l'esprit qui connaît et la finalité objective de ce processus de connaissance qui reste une manifestation objective de l'être advenu à l'esprit par la médiation de l'autodifférenciation de la matière. Tout le Génie d'Albert Einstein est donc d'avoir ouvert une conception physique du temps en incluant dans cette description la place prépondérante du point de vue de l'observateur, c'est-à-dire de l'esprit qui mesure le temps, sans que ce point de vue n'échoue sur un relativisme qui consisterait à nier toute existence de constantes dans l'univers.

\*\*\*

A partir de cette découverte il semble donc sensé de parler du cours du temps et même d'attribuer à ce concept un adjectif possessif : le temps a bien SON cours propre, lequel est spécifique selon le rapport de la constante universelle  $C$  (vitesse de la lumière) avec les propriétés du mouvement et de la matière, propriétés qui déterminent physiquement le point de vue intellectuel de l'observateur qui mesure le temps. Aussi ce n'est pas seulement dans le cadre du vécu subjectif du temps que l'expression « le cours du temps » trouve sa signification, mais au cœur même de l'existence à la fois spirituelle et matérielle de l'être tout entier. Rien ne vient ici réfuter la théorie transcendantale de Kant. Ces découvertes ne font que confirmer son insuffisance ontologique sur laquelle Hegel avait fondé toute sa philosophie dans *Science de la Logique* (§ 237 de *L'Encyclopédie en Abrégé*). Le temps reste bien la forme et le cadre de toute perception, mais il ne peut l'être que selon son affinité immanente avec les propriétés des choses qui sont objectivement déterminées par le temps et non seulement formellement déterminées dans le temps comme intuition.